
PRIX : SOIXANTE CENTIMES

ENTRETIENS

POLITIQUES & LITTÉRAIRES

PUBLIÉS BI-MENSUELLEMENT

Quatrième Année — Deuxième Période

SOMMAIRE :

Paul Adam. — *Le Génie Latin.*

Dauphin Meunier. — *Moralités romanesques : Le Mauvais œil.*

Henry Fèvre. — *Indications Politiques.*

Henry Bordeaux. — *Les Temps dérisoires : Les Petits Socialistes.*

Hedwig Lachmann. — *Paul Verlaine.*

Jules Bois — *Commerce amoureux des Sages avec les Dames et les Demoiselles des éléments (suite).*

Ary Colus, — *Le Théâtre-Libre à l'Eden-Théâtre.*

PARIS

ERNEST KOLB, ÉDITEUR

8, RUE SAINT-JOSEPH, 8

Tous droits réservés.

ENTRETIENS POLITIQUES ET LITTÉRAIRES

Paraissant les 10 et 25 de chaque mois

ABONNEMENTS

	UN AN	SIX MOIS
PARIS.	10 francs	— 6 francs.
PROVINCE	12 francs	— 7 francs.
UNION POSTALE	14 francs	— 8 francs.

Le numéro : 60 centimes

Pour tout ce qui concerne la Direction, la Rédaction et l'Administration, s'adresser à l'Éditeur, **Ernest KOLB**, 8, rue **Saint-Joseph**, Paris.

Le Génie Latin

En notre France qui semble reprendre, après Rome, le prestige d'attirer vers son cœur les intelligences du monde, de les y heurter les unes aux autres afin que la lumière jaillisse de leurs pôles, trois hommes de la génération 1860 manifestèrent, sous la forme poétique, des génies éclatants mais divers par les origines naturelles.

M. Gustave Kahn dont l'Orient ancestral inspira *les Palais Nomades* et *les Chansons d'Amant*, apporta le souvenir du soleil mystique, du grand Agna, en l'espoir duquel les lentes caravanes se déploient sur le désert, bercées par des voix religieuses, imprécises et immenses qui annoncent à tout instant de vie l'éternité du chemin et la douceur d'attendre en contemplant la divinité du désir.

La mémoire de cette beauté mère trop splendide pour qu'on s'attachât à espérer de la traduire exactement, trahit ce poète qui tenta de la dire. Ayant

essayé des rythmes et des images il se tut tout à coup, pris de stupeur religieuse à la compréhension de l'œuvre. Il s'assit au bord du chemin de vie, croisa ses jambes, et regarda en lui-même, dédaigneux de ses ébauches, tout ébloui par la merveille intérieure.

Mais comme la civilisation première des vieux cultes venue d'Orient, avec des formes imparfaites, jusque l'Atlantide, se trempa définitivement chez les druides occidentaux pour retourner, avec la conquête de Ram, dans l'Inde même, et s'y établir selon les lois de perfection mères de notre monde historique ; ainsi, tout effort se reproduisant selon son principe, la tentative du sémite Gustave Kahn devait atteindre sa réalisation excellente dans l'œuvre du Saxon Francis Vielé Griffin, dont les veines gardent un dixième de sang indien, sang de cette race rouge des Atlantes qui, avant les cataclysmes physiques du déluge, portèrent la science de vivre à un degré pour nous encore inaccessible.

Jadis, la force latine avait sculpté dans l'intelligence humaine des symboles qui la synthétisent et en montrent immédiatement la grandeur. Ce que l'Oriental aperçoit comme en mirage, et ce que l'homme du Nord réalise dans un esprit de pure perfection rythmique (les Sagas, Wagner) le latin le précise, l'adorne, le charge de bijoux et en fait une parure, bonne à porter. Il saisit l'univers, le synthétise, le réduit en un symbole concret ; il le montre au détour du chemin, au fronton d'un monument, dans l'apparence belle d'une créature. Il étreint les firmaments et en fait un saphir pour les couronnes. Il conquiert les peuples et s'unit à Rome. Il enferme l'univers total sous un signe et la religion au cœur de l'ostensoir.

Le spectacle curieux du rythme qui mène l'âme des

racés, le devait compléter, en cette simple phase de la poésie contemporaine, par le triomphe de l'effort latin. M. Henri de Regnier fut le créateur qui, du fond du creuset, où dansaient les essences, sertit la pierre brillante et philosophale.

Très heureusement Velasquez eût peint ce seigneur dont la moustache raidie en longues pointes tombe aux angles d'un haut menton mieux fait que sa grande taille même pour élever une noble face par-dessus la stature des foules.

L'amour que marquait déjà pour les parcs de Versailles l'auteur très jeune des *Lendemain*s, le désignait comme un dévot des choses que le siècle de Louis XIV nous laissa. Il disait fréquemment comme l'enchantaient les pelouses royales, les charmilles puissantes alignées au cordeau, les pièces d'eau reflétant des frontons purs et des escaliers propres aux évolutions des cortèges.

En effet, le temps de Corneille, de Racine, de Fénelon, de La Bruyère fut ce que la Renaissance, ayant abouti, donna pour la France, de plus strictement latin. Ces grands auteurs classiques eurent moins d'originalité que de mémoire. Ils écrivaient pour rappeler Rome, mettant dans la bouche des héros telles allocutions composées par Tite Live, par Tacite, ou dramatisant avec une pompe augustale des chapitres de Suétone.

Fils des Quirites qui surent tirer leur art de la Grèce et le transcrire habilement selon leurs coutumes et langage, La Bruyère et ses contemporains empruntèrent aux Grecs les formes de leurs chefs-d'œuvre, et l'on pourrait dire, sans paradoxe, que ce siècle du Roi Soleil, fut une résurrection admirable de la littérature romaine se réveillant après quinze siècles d'oppression barbare.

En sorte qu'on reprocherait injustement aux classiques d'avoir manqué de génie particulier. En réalité, cette mémoire de la race était tout leur génie propre. La Gaule ne cessa jamais de se dire latine, tant aux époques franques, où l'Eglise la manifesta si forte contre la conquête, qu'à l'ère formidable de la Révolution, où la plèbe se para des noms en honneur au forum, où le talent de David garnit les monuments républicains de faisceaux de licteurs pour préparer les meubles à colonnes et à aigles, les coiffures à la Titus, et les tuniques grecques de la période impériale.

Le succès du grand siècle tient justement à ceci, que l'on y retrouva l'âme perdue des ancêtres, et si vingt auteurs d'un talent plus certain que celui des classiques n'atteignirent pas cette gloire, il en faut imputer la cause à l'esprit national ravi de se revoir tel qu'à sa jeunesse florissante dans le miroir des tragédies cornéliennes.

M. Henri de Regnier eut sur les classiques l'avantage de venir deux cents ans plus tard. Kant, Goethe, Hegel, Flaubert, Darwin, Hugo et Baudelaire avaient parlé depuis la mort de Louis XIV. L'érudition du monde se complète singulièrement. L'art se fortifie par les découvertes scientifiques et la ratiocination expérimentale. A l'humble mémoire du xvii^e siècle, des connaissances autrement larges, synthétiques, se sont ajoutées. On a relevé le prestige littéraire de Montaigne, on a salué l'impeccable phrase et la science encyclopédique de Rabelais, on a lu les chansons de Geste et le *Roman de la Rose*.

Le jardin des Hespérides a vu, sous ses antiques pommes d'or, fleurir la rose emblématique du chevalier Bel-Accueil; Hercule, au détour de Roncevaux, a rencontré Roland, et voici qu'Achille s'étonne de ce

que surgit devant sa lance le cygne éblouissant qui porte Lohengrin.

En même temps le cycle se ferme. Les vieilles religions s'expliquent. On découvre dans la Genèse un exposé exact des théories évolutionnistes. Adam n'est plus seulement l'homme endormi, dont Dieu tire une côte pour fabriquer l'épouse, il devient la cellule primitive et protoplasmique que la force divine de la vie dédouble par scissiparité. La science, ramenant tout phénomène à la vibration, au mouvement, au rythme, a retrouvé le Dieu Un, le Jehovah jaloux et terrible, plein de desseins indiscernables et dont la foudre demeure la plus proche, la plus mystérieuse manifestation.

Les légendes se révèlent sous la visière des chevaliers; l'or du Rhin tinte et, pour cette folle apparence, les hommes perdent leur vie, sans voir reluire le Graal à la cime du Mont-Salvat. Le sang de Sigurd coule. Swanhilde, la vierge de beauté harmonieuse, qui se donne au vieux roi pour assurer la paix, engendre, par son cœur fatal la haine, le meurtre et la guerre parce que, en toute harmonie, les contraires s'équivalent, selon que le traça naguère, dans un symbole parfait, M. Francis Vielé-Griffin.

L'enseignement divin des légendes, qui contient la science entière, tenta l'esprit de M. Henri de Regnier. Ses poèmes se peuplent de héros clos dans des armures illustrées de ces légendes mêmes et qui parlent mieux que les philosophes des histoires. Les Armides tissent au haut des tours leurs vies de rêves. Les princesses agitent à leurs terrasses « des mains qui n'ont jamais filé » pour poser aux passants le problème de l'inutile effort. Il y a des enfants qui jouent avec des glaives, car le caprice d'une créature futile entraîne, d'un regard ou d'un geste, la mort des rivaux. Les galères d'or

glissant sur les anses parmi les battements de pourpre de leurs pavillons apportent les illusions des apparences aux mains tendues des adolescents, et puis repartent ayant vidé les cœurs et grossi de souffrances veuves leurs lourdes cargaisons.

L'oiseau ornant le cimier du casque éploie soudain ses ailes, il quitte le guerrier à la lisière du bois mystérieux. Aux ténèbres dures de la forêt, parmi les épines et les lianes, les embûches et les combats, comment l'espoir étincelant pourrait-il suivre le chevalier surpris de voir l'oiseau s'enfuir.

Le vent voyage dans la nuit, heurte aux portes, secoue sur les places le sable de ses sandales, cogne du bâton contre les dalles et gourmande la mort qui ne se hâte pas. L'effroi du mystère, la crainte des forces devinées ont traversé la ville, les hommes. *Les Episodes* me parurent toujours un commentaire exquis de ce *Triomphe de Flore*. Le tableau de Poussin, dans la salle du Louvre, donne à ce peintre, mauvais en tant d'autres choses, sublime en celle-ci, sa parenté réelle avec les maîtres frères de Sandro Botticelli.

Les Poèmes anciens et romanesques séduisent en ce qu'ils offrent de l'âme propre aux vieux tisseurs des hauts lices où de galants Achilles parés d'armure renaissance relèvent avec des révérences les nymphes endormies sous les bois bleus. Mais *le Salut à l'Étrangère* évoquerait-il moins ces villes dont Claude Gelée peignit les ports éblouissants dans leurs crépuscules religieux d'or rose?

Aucun autre écrivain n'a mieux dit les phrases nécessaires à l'intelligence des somptueuses images peintes par Gustave Moreau. Ce sont les mêmes héros ornés de splendeurs sombres et dont l'éclat se recule; les mêmes femmes au visage de sourire qui distille le

sang d'une blessure cachée entre l'émail de la royale parure.

Une Grèce adornée par des artistes italiens, Agamemnon revêtu d'une armure que Benvenuto eût ciselée Plotin pensé par Le Tasse et qui déambulerait dans les jardins de Lenôtre si pareils à ceux des grandes villas de Rome ; voilà les prestiges que le poète de *Tel qu'en songe* sut évoquer, résumant ainsi, sous des symboles fixes, les merveilles mentales accumulées, d'époque en époque, par le génie latin.

Autant conviendrait-il de dire que le génie de toutes les races, M. de Regnier l'exposa sous les symboles précieux de ses poèmes, s'il ne s'attachait plus à suggérer par les apparences décoratives qu'à exprimer le sens profond des philosophies.

Le tempérament métaphysique des peuples septentrionaux, précis en ses fatalités fabuleuses, échappé à sa vision, comme aussi le sentiment d'attente, l'agnosticisme heureux de l'Orient extrême. Il ne semble point attardé par le spectacle des Walkyries emportant dans le tourbillon rythmique d'un galop les formes mortes des humains, par cette course irrévocable des planètes à travers l'espace où notre effort douloureux meurt sans cesse, renaît et s'exténue vers l'indicible.

Son génie, plus méditerranéen, se rappelle Atys et Xerxès. Les héros ont rapporté des satrapies bien des draps riches, bien des couronnes, et leur science assez concrète est celle de ces chevaliers du Temple faiseurs d'or et adorateurs des dieux puniques.

Le plus récent de ses livres : *Contes à soi-même*, le premier en prose, nous renseigne à merveille sur cet état.

Avec le *Dixième Mariage de Barbe bleue*, le poète narre la suprême aventure de ce seigneur légendaire. Ses cinq épouses ont tenté de le séduire par la beauté

de leurs atours, par leurs robes. Ces fragiles apparences ont vite chu sur la pauvre nudité des âmes; les falbalas de mensonge ont dégoûté le sire de ses femmes et il les a, tour à tour, supprimées de sa vie.

Mais une, simple d'âme et pauvre d'habits, pour séduire son seigneur, au jour des noces, se dépouille de toutes hardes, les indignes, et se pare de sa seule nudité, de la vérité de son être. Le maître la mène ainsi avec un brillant cortège jusqu'à l'église, l'épouse et la laisse lui survivre.

Cette fiction adorable, propre à symboliser la recherche de son *idéal réel* poursuivi par l'homme à travers ses amours, enchante aussi par la merveille du style. La phrase longue contient des incidentes qui seraient de nouveaux livres, des manuels entiers de philosophie à développer en mille pages et dont le mot exact évoque, entre deux virgules du récit, les prémisses et la conclusion. Quant aux finesses de la sensation rendue, il semble que l'on puisse dire qu'aucun auteur, en aucune littérature, atteint jamais à cette science de la langue.

« Le soir était venu moins peut-être que je n'étais allé vers lui, dit-il. » Voici encore :

« La langoureuse rivière ne coulait pas et s'étendait entre les quais et les arbres, puis elle tournait avec lenteur, attentive et engourdie, à pleins bords, au ras de l'herbe d'une prairie que dominait, au loin, une ombre forestière sur un ciel nuancé déjà de crépuscule. »

L'orchestration de la phrase déroulée comme le fleuve lui-même n'est-elle point d'autant plus parfaite que simple. L'épithète *attentive* n'exprime-t-elle pas, mieux que toute description complexe, l'eau couleur d'yeux, animée peut-être, et qui ne bouge, sous son regard fixe...

La Visite au château de Lucile renferme des merveilles de paysage nocturne. Chaque incident et chaque lueur possédant un sens moral très étudié mis en valeur par le mot.

Les Soirs intimes et mondains sont fleuris de ces merveilles. Ce sont de précieuses agrafes pour un idéal manteau qui serait tissé des seules sensations rares et royales de la vie, de chagrins orgueilleux et reclus, de passions trompeuses.

Le Combat dans la forêt marque la haine inéluctable qui sépare les amants après le premier baiser, lorsqu'ils se cherchent anxieusement à travers les paysages de la vie, les armures des caractères, les fleurs de leurs poitrines; et de qui la passion meurt, à la minute où enfin ils se reconnaissent.

Hermogène est le symbole de la vie méditative, de l'expérience qui n'enseigne rien en somme et n'empêche même pas la partie adolescente de l'âme dans la folie de chercher encore ses nouvelles voies, pour trompeuses qu'elle les sache prévoir.

Ces inimitables allégories se complètent par l'histoire du *Chevalier qui dormit dans la neige*, image altière du poète lui-même, auréolé par un espoir de rédemption.

Pour construire ces pièces de littérature dignes ainsi que de beaux vases ou des armures travaillées, d'orner les vitrines de quelque musée futur, M. Henri de Regnier épuisa le trésor d'un vocabulaire unique. Les bijoux montés sur ces fables étonnent moins par leur éclat que par les lueurs secondes, les eaux révélatrices, dissimulées sous la lumière des vocables. Citons :

« Et partout, parmi le soleil se croisaient des papillons vacillants, des abeilles directes et brèves. »

«... La vie qu'on y menait était bavarde, emphatique et frivole; le soleil inutile.

«... Au surplus elle offrait le souvenir de tous les paysages où s'efforce et s'exténue ce que nos sentiments y retrouvent de leur image. »

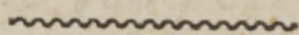
«... Ses mains fleurissaient les horizons dont ses gestes traçaient les lignes flexibles. »

Rien, depuis les poèmes en prose de Baudelaire, ne valut, peut-être, le livre d'allégories; et son apparition dans le firmament de la littérature se marquerait d'une même importance, si la phrase longue, et diserte, ne s'embarrassait parfois, comme un bel arbre qu'on n'émonda point et dont les branches tortes s'entrelacent, se nuisent, avec l'impression offerte, malgré la magnificence des fruits, que la récolte eût doublé à la suite d'une taille adroite.

Mais n'est-ce point là le défaut même de nos classiques et des Latins célèbres. Qu'on se rappelle les périodes de Cicéron, de Sénèque où le génie oratoire souffle de page en page, déduisant et dissertant sans qu'un repos trace, parmi l'armée des propositions et des figures, des limites nettes, ni jalonne autrement l'abondance du discours.

Il eût été étrange que M. Henri de Regnier échappât à ce défaut caractéristique. Le génie latin fleurit sur sa bouche, et, entre tous, cet auteur semble élu pour donner au monde des lettres la tragédie puissante que l'on attend depuis deux cents années. — Déjà M. Brunetière a reconnu très justement, en lui, le poète de la Tradition française. Il nous appartient seulement d'applaudir à cet avis.

PAUL ADAM.



MORALITÉS ROMANESQUES

LE MAUVAIS ŒIL

Celui qui n'a pas espéré des révélations du monde inconnu, et qui, se sachant bien seul dans sa chambre, ne s'est jamais retourné avec terreur vers son ombre muette en marche derrière lui, ne voit pas mieux devant ce que ses yeux regardent, — parce qu'il est sans foi; et s'il n'a pas de peur, c'est qu'il ne perdrait rien, en se perdant lui-même.

La qualité de la Foi est la crédulité.

J'ai vu des tables tourner sous l'influence de mains qui ne les touchaient pas; et bien que pour autant je n'aie pas cru à des forces surnaturelles (car je serais tombé à genoux pour les adorer), quand on doit faire, sous mes yeux, se mouvoir un meuble inerte par ce moyen occulte, je ne ris pas; et je ne risquerais pas, sur son immobilité probable, mon verre si fragile de

Venise, un dauphin reposé sur sa gueule, et qui ouvre comme un calice sa queue debout.

Prends au vol l'indifférence
Et lui fais heurter du front
Ton espoir et ta souffrance!

Ses faux regards te feront
La nuit comme une veilleuse
Aux ténèbres du plafond;

Et son aile de macreuse,
Vivante clouée au seuil
De ton âme douloureuse,

Chassera le mauvais œil.

DAUPHIN MEUNIER.

INDICATIONS POLITIQUES

Je découpe dans la correspondance anglaise du *Figaro* les renseignements suivants :

« Cette année la misère est épouvantable en Angleterre... il est bon de prendre en considération les souffrances des ouvriers honnêtes dont les familles vivent, ou, si vous l'aimez mieux, ne meurent pas avec six francs par semaine pour sept personnes habitant une seule chambre et n'ayant pour lit unique qu'un grabat dans lequel le matin on découvre le corps d'un enfant mort étouffé entre le père et la mère. Ces infortunés qui ne se plaignent pas ont droit à la commisération... »

Et immédiatement après :

« Le conseil du comité, la corporation de la cité ne font rien pour eux, et M. Gladstone a déclaré que pendant la session, qui va se prolonger au delà de Noël, le Parlement n'aurait pas le temps de s'occuper du sort des malheureux. »

Entendu.

De son côté le parlement français, récemment interpellé par M. Jaurès sur le douloureux et menaçant problème du socialisme contemporain, sur ce qu'il comptait faire en face de la misère toujours plus grande et des revendications toujours plus fermes du prolétariat, demandait :

— Qu'est-ce que ça veut dire? (Voir l'*Officiel*.)

Le discours de M. Jaurès ne manquait pourtant ni de netteté ni d'ampleur.

La question y était posée largement et dans toute sa clarté : d'un côté une minorité dorée tirant sa richesse du travail des autres, de l'autre la masse dolente, sordide, du prolétariat innombrable créé par l'industrie moderne et affamé par elle, chassé de l'atelier par le perfectionnement du machinisme, vile chair humaine de travail achetée à bas prix sur le marché des bras ; la servitude et l'iniquité sociales en face du mensonge de la liberté et de l'égalité politiques, les contradictions atroces d'un état économique incohérent, la nécessité de modifier cet état économique, de transformer le mode de la propriété et l'emploi de l'activité humaine, tout le tableau de nos misères, l'étude des causes, une indication des remèdes, tout le problème pressant, redoutable du socialisme qui fait sortir de terre les légions noires des grèves, éclate sous nos pieds en bombes anarchistes, assombrit l'avenir du nuage ascensionnel de sa colère.

— Qu'est-ce que ça veut dire? a crié la Chambre.

Cette même Chambre, nommée après Panama, que l'on pouvait espérer en partie rajeunie, courageuse, compréhensive du présent, soucieuse de l'avenir, devant le formidable problème posé, n'a trouvé que ce glapissement ironique :

— Qu'est-ce que ça que veut dire?

Elle ne comprend pas.

Il n'y avait d'ailleurs qu'à jeter un coup d'œil sur cet hémicycle de figures de commerce et de prétoire, vulgaires, cyniques, ricanantes, pour être édifié. C'était bien la bourgeoisie avare et cruelle, crispée sur son écuelle, et montrant ses vieilles canines rageuses. Elle était là accroupie dans sa bassesse et sa férocité. D'autant plus féroce qu'elle ne comprenait pas,

Dans les revendications populaires elle ne voit en effet qu'une jalousie de maigres contre les gras. Dans la justice à réaliser qu'une charité à faire. Et quand on lui explique que tout le mal vient de l'état social lui-même, que la propriété individuelle est une forme usée et éphémère de possession qui disparaît d'ailleurs d'elle-même, absorbée peu à peu par la force des choses dans la grande propriété anonyme, que la liberté tant vantée du travail et la concurrence prétendue nécessaire du commerce n'est qu'un mensonge et un désordre, que c'est tout l'ancien monde économique qu'il s'agit de renouveler, que ce n'est pas à son écuelle qu'on en veut ni sa charité qu'on implore, mais un meilleur, plus fécond et plus équitable usage des richesses naturelles pour le bien de tous, elle répond :

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

Et il n'est pas jusqu'à la Révolution française et à ses principes sacro-saints que l'on n'invoque pour en enrayer la continuation même et la logique historique, comme si les principes de la Révolution étaient suprêmes, à la fois dogmes et bornes, et qu'il n'y eût qu'à s'y buter, comme si la Révolution comportait un fétiche qui dût rendre sacré et définitif tout ce qui en est sorti, jusqu'à la bourgeoisie parlementaire actuelle.

Bavardages oratoires d'avocats, sophismes et rhéto-

rique, l'égoïsme capitaliste défendant sa caisse au nom de la liberté et de la patrie.

Toute réforme sérieuse écartée, la nécessité d'une métamorphose économique bafouée...

Tout de même, peut-être, si on est sage, une petite réforme sur les caisses d'épargne... sur les caisses de retraite... mais « si malaisée », celle-là!

Et, en face du refus des réformes, la résolution féroce, joyeuse, acclamée, comminatoire de maintenir l'ordre dans la rue, violemment.

— L'ordre public est au-dessus des lois, a affirmé un ministre à la tribune.

Pas de réformes et des baïonnettes.

Ah! elle n'est pas tendre, la majorité modérée.

Où est-il, le parti espéré, conscient de la gravité du moment, qui, en dehors de tout catéchisme politique, ne s'occupant que des nécessités urgentes, aurait réalisé des réformes effectives et immédiates : du pain et un toit assurés du jour au lendemain par le soin des municipalités à tous ceux qui en manquent, du travail fourni à qui en demande, les ouvriers vieux et infirmes à la charge de l'Etat, le programme minimum des socialistes adopté d'acclamation par toute la Chambre ; des palliatifs, je sais bien, mais urgents, en attendant mieux, pour apaiser la souffrance pressante, faire patienter les colères, adoucir et faciliter le passage scabreux d'un état économique à un autre, d'une forme sociale à une autre ; le parti enfin d'une bourgeoisie honnête, consciencieuse, aidant d'elle-même au monde nouveau dont elle doit profiter comme les autres classes et confondu avec elles.

Enfin de la bonne volonté, de la compréhension, de l'humanité, l'évolution nécessaire réalisée de bon gré et non toujours cette haine, partout!

Mais non, rien. Un ricanement atroce, la provocation.

Telle j'ai senti cette Chambre, digne sœur du Parlement anglais.

L'une n'a pas le temps.

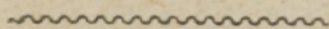
— Qu'est-ce que ça veut dire ? demande l'autre.

Et ici la misère est épouvantable. Et là les dépôts regorgent de malheureux qui viennent à la prison comme à un asile.

Et l'on s'étonne et l'on s'indigne des colères et des impatiences qui éclatent...

O bombes de l'avenir!

HENRY FÈVRE.



Les Temps dérisoires

LES PETITS SOCIALISTES

I

Ouvrez un journal : on parle des grèves, on interviewe M. Jules Guesde, on agite le spectre de la révolution sociale.

Entrez dans un café : des bonshommes gesticulent en vidant des bocks, et l'on distingue confusément les vocables : *socialisme allemand, collectivisme, les sans-patrie, le droit de propriété, les successions*, etc, à moins que, plus souvent, on ne parle de courses, d'affaires ou de femmes.

Dînez en ville : un monsieur élégant sourit agréablement à l'assistance, qui frémit de ses paradoxes sur le paupérisme ou le salaire nécessaire.

Les idées sociales sont dans l'air. Elles troublent les cerveaux, s'insinuent dans les cœurs, pénètrent les

pensées. L'atmosphère en est saturée; il s'en dégage comme un malaise impossible à guérir.

Mais si tout le monde en ressent l'inquiétude, tout le monde ne la ressent point d'une sorte identique. Il est même jusqu'à trois groupes d'individus dont les impressions sont essentiellement diverses, et le dénombrement peut en être facilement opéré.

Il y a le groupe des intelligences, de ceux qui sont aptes à tout comprendre comme à tout raisonner. Ceux-là réfléchissent en le microcosme de leurs cerveaux toute leur époque, et s'ils ont adopté telle ou telle théorie politique, sociale, artistique, ils ont pu le faire en pleine connaissance de cause, les ayant toutes pénétrées jusqu'en leurs mystérieuses profondeurs. Ils savent les raisons pour et contre le droit de propriété, le droit de succession, l'égale répartition des richesses, le minimum des salaires, etc., et s'ils ont choisi entre le socialisme et l'individualisme, ils ont longuement mûri leur choix.

Puis vient le groupe des foules ignorantes, bonnes ou mauvaises suivant l'heure et l'impression, accessibles à la haine comme à la pitié, vibrant aux tirades de révolte comme aux exhortations charitables, ne saisissant bien dans la bataille sociale que l'antithèse de ceux qui jouissent et de ceux qui ne jouissent pas, comme si la richesse symbolisait le bonheur, et possédant en général cette philosophie un peu pessimiste de l'inutilité de l'effort, résumée en ces mots : *Ça a toujours été ainsi et ça sera toujours ainsi.*

Enfin le troisième groupe se compose des *médiocres*, de la tourbe de ceux qui ne sont ni assez intelligents pour traduire les idées théoriques en images correspondantes, ni assez ignorants pour demeurer naïfs dans une lutte de classes. Ils ont donc opéré leur choix selon leurs intérêts et leur égoïsme, se souciant

assez peu de la Douleur et de la Solidarité humaines ; ce sont de jeunes *struggleforlifers*, fort experts à tirer les marrons du feu. Les uns cirent les bottes du gouvernement jusqu'à les faire indécemment reluire ; les places et les rubans récompensent leur zèle enthousiaste. Les autres lancent de la boue sur les bottes du gouvernement afin d'attirer l'attention des passants et d'hypnotiser le peuple par la hardiesse de leur effronterie : ils seront députés ou feront plus tard chèrement payer leur changement de front. Ces derniers sont les *petits socialistes*, espèce éminemment propice à l'étude.

II

... Deux heures du matin : le bureau de rédaction du *Père du peuple* est envahi de reporters. Le Villemessant de l'endroit tonitrué — : « Ça manque de copie, pas moyen de faire la mise en page, les typos hurlent là-dessous... Vous, A..., allongez donc cette grève du Nord en excitant les ouvriers à refuser le travail ; vous, B..., c'est demain l'anniversaire de l'exécution de Ravachol, un filet là-dessus ; vous, C..., annoncez la prochaine victoire sociale, etc... »

Et les plumes grincent, et les petits socialistes excitent à la prolongation des grèves, criblent les ministres d'épithètes narquoises, exaltent Ravachol somptueusement. Tout en écrivant, ils fument des cigarettes, blaguent la dernière *première*, déshabillent les femmes de théâtre, et songent à tout excepté aux caractères qu'ils tracent sur le papier. Qu'est-ce que ça leur fait, la misère, la faim, la douleur des autres ? ils veulent *arriver*.

Et là-bas, dans le garni nauséabond où s'entassent les petits frileux, l'ouvrier cause avec sa femme aux seins vides, aux joues creuses, aux yeux cernés. Il n'a pas bu, il n'a pas même mangé. Voici deux, trois mois que le travail chôme, et qu'on crève la faim. Mais l'aurore du salut se lève, l'heure des temps nouveaux sonne au loin, de tous les côtés de l'horizon retentissent les triomphales clameurs de la victoire sociale. Et comme la femme secoue mélancoliquement son visage résigné, il lui tend le dernier numéro du *Père du Peuple*, où les petits socialistes de Paris promettent le bonheur et annoncent la prospérité de tous et la fraternité des peuples.

... Je rêve aux écrivains probes, aux lutteurs d'idées qui ont mis toute leur foi dans cette œuvre de rénovation des foules, qui se martyrisent le cerveau à consoler les âmes tremblantes et à ranimer les courages perdus, qui consacrent leur pensée et leur cœur à l'avenir du peuple, et qui risquent parfois d'être confondus avec ces *petits socialistes*...

III

Nous sommes à Paris dans un petit beuglant des faubourgs. Le maquillage de la chanteuse fond dans la chaleur de la salle, tandis qu'elle accomplit sa quête suprême, lassant la charité de la fréquence de ses réclamations. Après bien des excitations polissonnes et des couplets débraillés, elle vient de massacher, de sa voix veule et de ses gestes anguleux quelque-une des sombres chansons de Bruant qu'il faut dire avec l'âpre accent et le ton sobre du maître du *Mirliton*. Et comme la séance est close pour ce soir, et

que la foule se retire peu à peu, une tablée de jeunes ouvriers doublés de leurs gigolettes, commente ce finale. La veille ces braves gens, — qui pour un soir ont quitté leur collier de misère, — ont entendu la conférence d'un petit jeune homme au teint de fille, qui leur a débité de noirs réquisitoires contre les temps modernes et de triomphantes apothéoses des sociétés futures. Comme il avait le geste qui domine, et comme sa phrase était harmonieuse, ils ont cru à sa parole, et depuis hier ils ruminent en leurs lentes cervelles les choses révélées. La réflexion leur gâte la joie — rare cependant, — de cette soirée de café-concert; au lieu de jouir ils discutent, au lieu de plaisanter ils pensent. L'évidence de l'injustice et la haine d'une vie morne et laborieuse bouleversent leurs âmes, jusqu'alors tranquilles, et, dans la complainte effroyablement navrée de Bruant, ils voient le symbole de leurs existences piétinées et la révolte de leur race servilisée. Et repoussant, doucement quand même, les petites gigolettes aux yeux soumis et attristés, ils demeurent longtemps, les coudes sur la table, à resonger la vie, jusqu'à ce que, le souvenir des couplets grivois les rendant à l'existence animale, ils s'éloignent dans la banlieue sombre.

A cette même heure, le petit conférencier narre à de folâtres amis, tout en fumant des cigares délectables, son succès de la veille, et dépeint en termes rares la bonne figure de tous ces gogos qui avalent tout ce qu'on leur débite, et qui seront un facile piédestal à son ascension au pouvoir...

Au boulevard Saint-Michel, un café d'étudiants. Toute une « brillante jeunesse », comme disent les présidents de distributions de prix, gît, çà et là, groupée autour des tables : les uns manient subtilement les cartes, d'autres s'abrutissent méthodiquement par

les alcools et les conversations bêtes, d'autres enfin échangent des vues politiques.

C'est à cette table du fond que se donnent rendez-vous les petits socialistes : ils péroront en relief, chacun se poussant au succès, ils s'arrachent mutuellement la parole, ils se montent comme des soupes au lait, ils semblent de petits coqs en bataille. Ecoutez leurs conversations : on y cite couramment Benoît Malon, Jules Guesde ; mais si l'on veut épater, il faut évoquer des allemands, Karl Marx, Bebel ou Liebknecht, l'Allemagne étant, comme on sait, la terre classique du socialisme. Ils n'ont lu aucun de ces écrivains : tout ce qu'ils savent des idées sociales, — ce ne sont guère que des mots, — ils l'ont pris dans des bouts de journaux, des conférences publiques, des conversations, et plus récemment dans le manuel de Tabarant. Ils mêlent tous les systèmes et toutes les idées, sans méthode et sans réflexion. Pourtant ils sont heureux : aux tables voisines, on les regarde comme des remueurs de pensées et de futurs rénovateurs ; ils se rengorgent, ils paradent, ils caracolent, ils font la roue ; le socialisme les vêt, de gloire non, mais de gloire.

A la fin de l'année, ils rateront leurs examens. — « Vous comprenez ; quand on s'occupe des idées sociales, on n'a pas le temps d'aller à la Faculté ! » D'ailleurs ils n'en boivent pas un bock de moins, ils n'en fument pas un cigare de moins, et ils n'en donnent ni une souscription de plus aux mineurs en grève, ni un sou de plus aux pauvres sans-demeure qu'ils trouvent effondrés sur les trottoirs à leurs tardifs retours de débauches : la charité, accusée de domestiquer les âmes, n'est-elle point rayée du pur programme socialiste ?

... Je rêve à tous les manieurs du Verbe qui s'en

vont parmi les foules, les réchauffent de leur parole cordiale et bonne, donnent un peu de joie aux cœurs défaillants, expliquent aux êtres les sombres mystères des choses, — à tous ceux qui savent dire au peuple l'injustice qui le broie, la réparation qui lui est nécessaire, la foi et l'amour qu'il doit avoir. Et un souvenir de campagne électorale me revient en mémoire :

Ce soir-là, le candidat faisait sa troisième conférence de la journée. Il avait essayé de montrer aux hommes de la charrue le mépris de la terre que manifestent nos loisservantes du capital. Et sur cette place publique d'où la vue s'étendait au loin jusqu'au pied des Alpes neigeuses, jusqu'aux lignes vagues confondues par la nuit commençante, il leur répétait encore cette flagrante ignominie, qui, par d'invraisemblables impôts soutire au laboureur le 25 0/0 de son revenu, et ne prend au rentier que le 4 0/0. Lorsqu'il eut achevé, et lorsque l'écho de sa parole aux vibrations sonores et sincères se fut éteint dans le soir, j'écoutais, mêlé à la foule, les commentaires immanquables : — « Comment veut-il nous faire croire ça ? — disait un vieux, hochant le crâne, — y se fout de nous : c'est pas possible qu'on paie plus d'impôts que les rentiers. Y nous a dit des blagues, entendez-vous ?... »

Et pourtant cela est, et pourtant l'homme qui leur parlait n'avait pas d'intérêt à les tromper : il les aimait et il les voulait aider de sa parole puissante, simplement.

Quand le peuple saura-t-il efficacement distinguer les défenseurs loyaux de sa cause de toute la séquelle de ceux qui l'exploitent et se divertissent sur son dos ?...

IV

Il y a donc le petit socialiste qui fait de sa doctrine un politique tremplin.

Il y a le petit socialiste qui veut épater le bourgeois.

Il y a encore le petit socialiste *juanesque*, qui promène dans les salons son cœur épris des foules, et qui séduit de candides âmes féminines par sa pitié qui sent le roman russe, et par son rêve d'universelle fraternité. Celui-là, non plus, ne crache pas sur les plaisirs de la vie : les flûtes à champagne et les flirts à surprise lui paraissent plus appréciables que les descentes aux seuils ouvriers. Seulement le socialisme est une boutonnière, et certaines femmes ont de si bons cœurs qu'elles consentiraient à pécher avec les théoriciens du peuple, croyant de bonne foi alléger ainsi les misères de ce dernier.

V

Afin d'embellir ma pèroraison, je veux conter deux anecdotes, — fort ignorées, je crois, — sur le comte Léon Tolstoï. Elles auront ce but essentiel : montrer que celui-là seul est grand, qui met d'accord ses pensées et ses actes, sa théorie sociale et la pratique de sa vie. Que des hommes émettent les plus belles théories humanitaires, tout en s'accordant toutes les satisfactions de l'existence ; bien plus, qu'ils profitent de ces théories pour augmenter ces satisfactions : cela

n'est qu'une injustice de plus dans le grand fleuve d'ignominie qui charrie les vies humaines. Mais il importe de se prosterner humblement aux pieds de ceux qui ont soumis leurs actions à leur foi.

...Errant, un soir d'automne, parmi les grands arbres de sa forêt de Yasnaïa Poliana, Tolstoï aperçut un paysan traînant un hêtre magnifique qu'il venait d'abattre. — « D'où vient cet arbre? » lui dit-il.

Et comme le voleur, confus d'être découvert, demeurait immobile, attendant le verdict du comte et tremblant de frayeur, Tolstoï reprit doucement : — « Ne vois-tu pas, malheureux, que l'arbre est trop gros et que tu ne pourras jamais le traîner seul jusque chez toi? »

Et le grand écrivain, s'attelant à la corde, aida le paysan à emporter l'arbre abattu à travers les chemins encombrés de neige triste, jusqu'à sa pauvre isba...

Une autre fois, l'hiver approchant, un malheureux qu'une opiniâtre maladie avait immobilisé de longs mois sur sa couche et qui craignait les froids imminents, vint trouver le comte et le supplia de lui faire la charité de quatre arbres de sa forêt.

— « Va dans le bois, lui dit Tolstoï joyeusement, — et prends les quatre arbres selon ton désir. »

Le paysan alla dans le bois, et, non content de couper les quatre plus beaux arbres, les rois de la forêt dont les dômes verdissants dominaient les arceaux de feuillage, il en abattit deux de plus.

Comme les amis de Tolstoï blâmaient devant lui l'homme de mauvaise foi qui l'avait ainsi dupé, l'auteur d'*Anna Karénine* répondit simplement :

— « Pourquoi n'en devait-il pas prendre six et choisir les plus gros? S'il en a coupé six, c'est qu'il en avait besoin de six... »

Certes, ce sont là des exemples qui répudient de constantes imitations, Mais il faut savoir que Tolstoï demande *l'impunité du délit*, et proclame, avec son habituel génie, le principe supérieur : « *Ne t'oppose pas au mal.* » Désirant la pacification évangélique de la société, il participe du moins, dans la mesure de ses forces, à *l'accomplissement* du bien tel qu'il le conçoit, et il ne se contente point de formuler de ces vagues théories qu'on oublie dès que l'occasion se présente d'en user.

Que tous les *petits socialistes* méditent ces exemples, et qu'ils se souviennent de ceci : nul n'a l'autorité nécessaire pour *prêcher* le socialisme aux foules, s'il ne se sent l'âme d'un apôtre.

HENRY BORDEAUX.

Trossy, octobre 1893.

Paul Verlaine

Cet article, écrit pour un grand public allemand, fut publié fragmentairement par la National-Zeitung de Berlin. Il nous a paru intéressant de le reproduire en entier pour marquer la place que l'on accorde en Allemagne à notre plus grand poète lyrique.

Les règles traditionnelles de la prosodie, restées — en France plus encore qu'ailleurs — l'irrémissible confession de foi de tous les ouvriers du vers, furent ébranlées par un groupe de poètes qui nous est connu sous le nom d' « Ecole romantique ». Victor Hugo avait renversé les trois unités dramatiques et apporté, en même temps qu'Alfred de Musset et Alfred de Vigny, une émotivité nouvelle et par cela même des formes plus libres au lyrisme français. A peu près en même temps, par une demi-réaction contre ce romantisme des instincts sentimentaux, des poètes comme Théophile Gautier, Théodore de Banville et avant tout Baudelaire, avec un art d'une

virtuosité consciente, fait de parures rares et somptueuses ou d'états d'âme singuliers, avaient, dans un autre domaine, enrichi la poésie lyrique de formes et d'idées nouvelles. Mangeant à la table de ces gourmands et de ces roués romantiques, buvant à la source de ces langoureux enthousiastes mi-élégiaques, mi-pathétiques, toute une coterie d'artistes du vers se développa, une coterie très choisie d'artistes contournés qui, sous le nom collectif de *Parnassiens*, se sont donné une signature caractéristique. Au milieu d'eux Paul Verlaine nous apparaît pour la première fois. Il s'était introduit dans la littérature par un volume de vers dicté presque entièrement par l'esprit de ces académistes, les *Poèmes saturniens* qui, à l'exception de quelques critiques bienveillantes, furent peu remarqués. Le moment de sa révolte contre le cliché artistique eut une importance capitale pour la littérature française moderne. Actuellement beaucoup le considèrent comme le type le plus parlant d'un mouvement d'esprits égarés, comme le chef d'un groupe de littérateurs déclassés et perversis, unis par un mot d'ordre commun : opposition contre toute tradition, culte d'un symbolisme fantastique et d'une langue apocalyptique. Les singularités multiples de ce cenacle portent l'étiquette générale de décadence.

On entend par le terme de décadence la décomposition d'un organisme par lui-même et par le terrain malade où il a pris racine. Décadence, c'est la torride après-midi de la vie, avec ses ombres s'allongeant toujours davantage, sa langueur du coucher. Le poète décadent, c'est le prophète des secrètes dissolutions, des consommations lasses, portant sur son propre corps les stigmates de la destruction. Un besoin typique pour ces sortes de natures, c'est la culture consciente de leurs délabrantes facultés.

On considère volontiers le récent mouvement littéraire comme un phénomène caractéristique de notre époque qui serait, ou la conséquence esthétique de nos plaies sociales, ou bien encore l'expression psychologique d'une génération aux nerfs exacerbés. Quelques-uns de ces interprètes artistiques nous présentent notre époque sous un jour qui la fait ressembler presque à un universel hospice ou à une maison de fous. L'alpha et l'oméga de toute méditation esthétique ne pourrait être que d'expliquer *comment* s'affirme dans chaque individu cette décomposition des principes sains ou normaux. On la néglige en faveur d'une prétendue disposition favorable à ces égarements, motivée par les conditions de notre vie moderne. On oublie complètement que l'histoire de la littérature présente en différentes époques très brillantes de la civilisation des phénomènes analogues qui ne permettent que des conclusions très indirectes sur le caractère du temps et devraient plutôt être considérés comme les produits d'un développement très particulier. D'après tout son genre de vie et certaines de ses productions artistiques, un génie comme Michel-Ange pourrait alors facilement être considéré comme le type le plus accompli d'une époque décadente, sans parler des chapelles de peintres et d'écrivains raffinés qui s'échelonnent sur toute la Renaissance.

Toute évolution découle du don spécial, qu'ont certains individus, d'arracher des sensations nouvelles au monde intérieur et extérieur. Généralement on ne reconnaît que plus tard si cette chose nouvelle était une trouvaille saine ou une recherche malade. Et l'on devrait y réfléchir à deux fois, dans une époque de développement manifeste comme l'est la nôtre, avant d'appeler décadent et apôtre du vice contre nature un homme qui est peut-être le martyr d'une

sensualité croissante et nouvelle, une pauvre âme que la nature impénétrable a privée d'une petite étincelle d'énergie claire qu'il lui aurait fallu pour atteindre la plus haute et la plus belle harmonie.

Au physique déjà Verlaine est un organisme trop impulsif et résistant, son âme est trop instinctive et fluctueuse, pour qu'il puisse servir de type d'un vrai décadent. Un homme ayant mené une vie de Caïn, traîné par ses instincts effrayants dans les prisons, les hôpitaux et les rigoles et qui, aujourd'hui encore, ayant dépassé la cinquantaine, n'a pas perdu la supplicieuse inquiétude de sa jeunesse. Comme poète une âme qui a traversé toutes les profondeurs du sentiment, depuis le jeu d'amours doux et enfantins, jusqu'aux excès les plus déréglés de la sensualité, depuis les plus touchants accents de paix, jusqu'aux fantômes les plus fous, depuis la simple résignation, jusqu'au désespoir le plus contrit, depuis les rêveries mélancoliques, jusqu'aux fièvres de démence, depuis le repentir suppliant jusqu'à l'extatique béatitude en Dieu. Un homme d'instincts naïfs, avec des déficiences morales que les influences décadentes de l'époque n'ont naturellement pas épargné, mais qui n'a jamais cherché à battre monnaie de ses désharmonies compliquées, ou même de les édifier en principe d'art. Il demeure naïf même dans son œuvre de début, où il imite docilement les maîtres qu'il admire, naïf encore comme critique, lui l'esprit le plus dépourvu de critique qu'il y ait, portant aux nues ses quelconques amis littéraires, ainsi que le fait chez nous notre naïf Allemand Detlev de Liliencron. Si l'on cherchait vraiment le prototype du décadent, il faudrait prendre Baudelaire, lui qui ne fut jamais un imitateur, mais qui sut, dès ses premiers pas, avec un raffinement calculé, diriger sa muse hectique vers les serres chaudes les

plus étranges. On pourrait même dire que la décadence productive, celle des talents vraiment symptomatiques, atteignit son point culminant lors des grandes crises financières des années 1870. Si maintenant, à Bruxelles et à Paris, quelques coquets virtuoses du vers cherchent à dépasser encore ces enfants malheureux d'une époque dérégulée et avide de plaisirs, ces fumisteries de quelques imitateurs impuissants ne signifient rien à côté des sérieuses aspirations d'autres poètes, vers une réelle et profonde beauté d'âme. Pour ceux-ci Verlaine reste « à travers le labyrinthe de la nuit » (Goethe), un précurseur admiré et digne d'une pitié infinie.

Il fait partie — comme il a lui-même appelé avec trop d'honneur, un petit nombre de contemporains — de la race des *poètes maudits* qui, à toutes les époques, se sont trouvés dispersés sur la terre. Constellations de grandeurs inégales, ils se meuvent tous dans la même orbite et semblent suivre, avec une sûreté astronomique, une destinée inévitable, qu'il s'agisse de Villon, au xv^e siècle, de l'Italien Cecco Angiolieri, au xiii^e siècle, du Chinois Li-tai-po au x^e siècle ou encore des Allemands Kleist et Grabbe ou de Marlowe, le précurseur de Shakespeare.

Verlaine a su allier les durs éléments du langage avec les souplesses de la musique et engendrer ainsi une abondance de formes nouvelles qui évoquent en nous, par le charme de leur mélodie, le mystère de leurs rythmes et l'harmonie des tons, les vibrations psychiques d'inoubliables sensations. Le criterium du poète lyrique, c'est le don de suggérer son tempérament, le pouvoir d'imposer au monde extérieur sa propre sensibilité. Verlaine possède cette force au plus haut degré, même là où la raison est forcée de repousser après coup l'impression reçue par le sentiment. Lors-

que, dans une nuit de lune, il évoque quelques accords oubliés, ou qu'il touche de sa pensée tâtonnante les cordes de quelque instrument céleste, quand il fait entendre une douce mélodie du foyer, ou qu'il invoque avec une ferveur monacale l'image miraculeuse de la Vierge — toujours il nous fascine par le charme infini de ses états d'âme. « De la musique encore et toujours! » voilà son credo poétique.

Que ton vers soit la chose envolée
Qu'on sent qu'il fuit d'une âme en allée
Vers d'autres cieux, vers d'autres amours.

Après une existence calamiteuse et effrénée, Verlaine s'est réfugié dans un catholicisme mystique et moral. « L'auteur de ce livre, dit-il dans la préface de *Sagesse*, n'a pas toujours pensé comme aujourd'hui. Il a longtemps erré dans la corruption contemporaine, y prenant sa part de faute et d'ignorance. Des chagrins très mérités l'ont depuis averti et Dieu lui a fait la grâce de comprendre l'avertissement. Il s'est prosterné devant l'Autel longtemps méconnu, il adore la Toute-Bonté et invoque la Toute-Puissance, fils soumis de l'Eglise, le dernier en mérite, mais plein de bonne volonté. » Et plus loin : « Il a publié dans sa jeunesse des vers sceptiques et tristement légers. Il espère que dans ceux-ci, aucune dissonance ne blessera la délicatesse d'une oreille catholique. » Dans un merveilleux poème d'introduction il témoigne de sa renaissance spirituelle :

Beau chevalier masqué qui chevauche en silence,
Le malheur a percé mon vieux cœur de sa lance.
Le sang de mon vieux cœur n'a fait qu'un jet vermeil
Puis s'est évaporé sur les fleurs au soleil.

.

Alors le chevalier Malheur s'est rapproché
Il a mis pied à terre et sa main m'a touché.
Son doigt ganté de fer entra dans ma blessure.

.

Et voici que, fervent d'une candeur divine,
Tout mon cœur jeune et bon battit dans ma poitrine

.

Mais le bon chevalier, remonté sur sa bête,
En s'éloignant me fit un signe de la tête

Et me cria :.

« Au moins prudence ! ».

Donc pour lui aussi la dernière sagesse, c'est de surmonter les plaisirs des sens qui n'engendrent que des peines, et cependant l'ardeur d'une sensualité mystique devient la nouvelle force de sa poésie. En ivresse extatique il se prosterne devant la croix, des tressaillements de crainte le saisissent : Lui aimer Dieu ! Lui le pécheur, le lâche, le réprouvé. Il faut qu'il se fraye la voie de grâce. En des vœux ardents il dépose sa volonté de renoncement. Sa convoitise terrestre s'abandonne en l'infini désir de la plus pure béatitude : « Je ne veux plus aimer que ma mère Marie, » se prend-il à implorer, « elle est le sein de la sagesse, la source de la grâce. » Et avec le visionnaire ravissement d'un François d'Assise il proclame les merveilles de l'amour divin ; il emploie toutes les puissances de son esprit pour révéler les commotions de son intérieur ; les frontières du monde de la pensée se déplacent, les formes fixes de la terre disparaissent dans les altièrres nuées d'un sublime bouillonnement, et au dessus plane, en signe de pardon, une mélodie d'apaisement, un bruissement nocturne, une clarté stellaire. Les sommets religieux de *Sagesse* sont les cris du cœur du mau-

vais larron sur la croix, consolé par Jésus : « Aujourd'hui encore, tu seras avec moi en Paradis. »

Malgré tout son mysticisme, Verlaine possède une grandiose puissance de représentation. Avec un art qui égale celui de Rembrandt, il sait faire reconnaître l'essence des choses, à travers le clair-obscur d'une impression momentanée. Quand il dit de lui-même : « Je suis le berceau, qu'une main balance, au creux d'un caveau », quand, dans la froide lumière de l'aube, il dessine les noirs contours du devoir « aux formes alourdies, » ce sont là des images d'une merveilleuse netteté d'expression presque corporelle.

Je suis un berceau qu'une main balance.
Au creux d'un caveau. Silence, silence !

On croirait entrer dans le sombre sanctuaire de l'espace infini, où l'on retient la respiration devant la terrible présence de l'invisible destinée. Produire de pareils effets, c'est le secret de la concentration poétique.

Paul Verlaine est né à Metz et l'intériorité toute allemande qui s'exprime dans la plupart de ses poésies, confirme la signification que l'on attribue à l'influence locale sur le développement des artistes. Le mélange de races des populations lorraines permet peut-être la supposition que du sang germanique coule dans les veines du poète. On peut même prétendre que Verlaine est le seul Français, ayant dans ses vers cette intimité profonde et émouvante, que l'Allemand considère comme le signe particulier du lyrisme, comme elle se retrouve par exemple dans les chansons populaires ou les poésies lyriques de pur sentiment de Goethe. Goethe l'ayant influencé

d'une façon médiate, probablement par la poésie de Heine qui a sa racine dans celle de son aîné. Verlaine a en commun avec Heine la douceur mélodieuse de la langue, la surêté de l'accent poétique, la souplesse d'expression, l'art du coloris, mais il le dépasse par le naturel et la simplicité de sa façon de sentir, par la grande ferveur de sa passion, par son convaincant emportement; même ses poésies les plus excessives ont quelque chose de l'innocente convoitise d'un enfant. Musset, lui aussi, avait quelque chose d'enfantin, mais c'était un enfantillage capricieux, tendre, piquant et précieux, d'origine toute parisienne, et non ce laisser aller touchant, calme et plein de *Heimweh* germanique que Verlaine prend lorsque Gaspard Hauser chante :

Je suis venu calme orphelin, etc.

• • • • •
Il est difficile de rendre en vers allemands la saisissante gaucherie de cette plainte d'une vie superflue et incomprise, la fruste uniformité de ces accents fatigués pleins de timide résignation. Les poésies allemandes de Verlaine, si je puis ainsi dire, sont cependant si françaises, d'une langue si indépendante, que tout essai d'une traduction littérale en vers, ne serait qu'un effort impuissant et vain. Seul un artiste similaire, inspiré par la poésie de Verlaine, comme par un événement de sa propre vie, serait capable d'adapter à peu près le rythme, le coloris, le sens et les expressions, en mêlant l'inspiration personnelle à l'impression qu'il en a reçue; en cela aussi le poète de *Sagesse* est comparable à Goethe. Et quoiqu'il lui manque la puissante largeur et l'altière

clarté de notre plus grand esprit lyrique, chez lui aussi cette profonde primordialité arrive à toute son expression.

A cause de l'originalité instinctive de son être, on a voulu comparer Verlaine au grand poète vagabond Villon, qui fut brigand et voleur de grands chemins. Mais Villon révèle son esprit gaulois dans chacune des lignes qu'il a écrites, tandis que l'art de Verlaine, même dans ses extases catholiques, respire la ferveur du Moyen Age germanique, en sorte qu'il fait songer à la peinture religieuse, sauvage et crue, mais infiniment intense, de quelques vieux maîtres allemands, de Matthaeus Grunewald par exemple, ou encore aux mystiques espagnols du Moyen Age, qui, eux aussi, par leurs origines lombardo-gothiques, étaient de race mi-germanique. Pour la France gallo-romaine Verlaine est assurément une personnalité sans ancêtres spirituels, née spontanément de l'insondable. Son art rappelle tout au plus les vieilles ballades populaires de l'Alsace, de la Bretagne et de la Normandie. Mais la captivante force émotionnelle de sa vie intérieure et l'indescriptible charme de son art parfait, feront de lui l'ancêtre d'une génération montante de poètes français doués d'une sensibilité profonde. Peut-être sèmera-t-il aussi le germe fécond d'une définitive réconciliation des deux peuples, dont l'esprit se complète si essentiellement. Ainsi marche-t-il vers l'avenir, non avec les stigmates du fils stérile d'une époque de décadence, mais avec l'épineuse couronne de roses du martyr, précurseur d'une beauté nouvelle.

HEDWIG LACHMANN.

COMMERCE AMOUREUX DES SAGES

AVEC LES

DAMES ET LES DEMOISELLES DES ÉLÉMENTS

(Suite) (1)

XIX

Néanmoins, Satan conserve une puissance véritable sur tous ceux qui ne sont pas philosophes. Les gnomes peuvent, étant terrestres, beaucoup moins se défendre de lui que les peuplades des autres éléments. Avouons même qu'il a les gnomes dans la main et que ces petits génies deviennent trop souvent les messagers du Réprouvé; ils apparaissent à des hommes infestés d'instincts pervers et leur proposent, au nom du vil Satan, un marché par lequel eux Gnomes livreront leurs trésors et leur obéissance contre l'âme

immortelle du soussigné. Le soussigné gaspille donc son âme, tandis que les Gnomes gaspillent leurs pouvoirs; ce dont le Diable rit de sa bouche énorme qui va d'un pôle à l'autre pôle. Mais la Providence sait ce qu'elle fait et quand elle permet ces pactes, c'est qu'elle préfère encore, en bonnemère, l'anéantissement du pécheur à son éternelle perdition.

Or quel devoir revient au Kabbaliste sinon celui d'évangéliser ces enfants du métal et de les conduire à leur véritable destinée qui est de servir les Philosophes et de recevoir en récompense une âme impérissable, au lieu d'entraîner à la même ruine eux et quelques trop faibles mortels? Le Kabbaliste prêche aux habitants des entrailles de la planète cette doctrine émancipatrice dans une réunion nommée à cet effet « Sabbat » et à propos de laquelle les insanités ne tarissent point. Que n'a-t-on pas raconté sur les paroles et gestes des Philosophes en ces cordiales agapes? En fait je puis vous affirmer que le Sabbat est « une assemblée de dévotion » (1). Les sages y convoquent les diverses peuplades des éléments et comme il arrive parfois que quelque Gnome revient de sa lamentable erreur, et consent à ce qu'on l'immortalise, on lui fournit une fille aussitôt et la noce se célèbre en grande réjouissance. Telle est l'origine des danses, des clameurs, et des éclats de rire que l'on entendait autrefois dans certaines îles, où cependant personne n'était aperçu (2). Le grand Orpheus fut le premier qui inaugura ces sortes de fêtes philosophiques. Il convoqua les peuples souterrains à ses

1. J'adopte ici la conception du sabbat, telle que la tradition esotérique l'admettait, c'est-à-dire la continuation des anciennes fêtes des mystères païens et la pratique de l'ancien culte de Dionysos — devenu Satan lersque le christianisme triompha.

2. Aristote rapporte ce fait.

mystères rédempteurs et le nom de Sabbat vient justement du nom du plus ancien des Gnomes Sabbatius (1) qui, à la première semonce de l'Adepté, sentit ses yeux se désiller et se convertit par l'amour à l'Esotérisme.

XX

De tout temps ces invisibles compagnons de l'homme ont cherché à causer avec lui, même quand il n'était pas philosophe. Particulièrement les nymphes qui, dit-on, se montrent très parleuses, étant par leur nature assez semblable aux femmes. N'a-t-on pas de tout temps interrogé les oracles aquatiques tels que verres d'eau ou bassins, les oracles aériens comme les miroirs et la main des vierges et les oracles terrestres : grain de café, blanc d'œuf et guéridon ?

— Langage d'escamoteur, dites-vous, et bien peu digne d'une dame ou d'un monsieur élémentaire. Que vous êtes difficile ! en vérité on a retrouvé très souvent de la sorte des chapelets perdus, des montres égarées et faute de mieux quelque consolation.

Les discours des guéridons sont parfois admirables. De nos jours, les Anglais, pratiques même en

1. Telle est la version de Jaques Borri et de l'abbé de Villars qui, sous la forme paradoxale, m'apparaît renfermer une très grande part de vérité ; en effet, en ce Sabbatius je reconnais toujours Iacchos ou Bacchos, -l'Androgyne enivré et enivrant que le plus grand des poètes transforma par les chants de sa lyre en le divin et sacrifié Dionysos. Iacchos, c'est la lumière astrale, la grande force du monde aveugle et brutale ; Dionysos, c'est le même élément mais transfiguré par la volonté du mage qui en fait l'instrument obéissant de l'inspiration et de la Sagesse.

magie, ont inventé un instrument gracieux par lequel les forces des éléments peuvent convaincre de leur initiative les gens du monde. C'est une planche vernie où l'alphabet et les chiffres de 1 à 0 sont peints. Aux coins on peut lire *Yes* et *No* et *Good bay* enjolivés de signes kabbalistiques. Sur cette planche une petite table glisse, pas plus large qu'une main et pas plus haute qu'un doigt; là se manifesteront les intelligences invisibles. Il suffit pour cela de s'asseoir à deux l'un en face de l'autre, un homme et une femme si possible, afin que soient conciliés le spiritisme et le flirt. Sur les quatre genoux la planche s'appuiera et les extrémités des quatre mains effleureront le guéridon minuscule; il y a cinq pieds dont l'un adapté à un petit promontoire assez semblable à une tête de tortue formera, en s'arrêtant sur les lettres les mots et les phrases de l'oracle. Etrange vie que celle dont s'anime ce petit morceau de bois transformé en animalcule flaireur, frôleur, frappeur. Ainsi chez le libraire kabbliste, Edmond Bailly (que ses lunettes et son goût pour les choses abstruses désignent suffisamment comme apparenté aux plus subtils ducs des Gnomes), j'ai pu, grâce à ce procédé tout moderne, lier connaissance avec Bakoun, Dominique, Amouzin et un ondin marseillais du nom d'Ansoy lequel tente, par des artifices tout à fait galants, d'infliger, à ceux qui le consultent avec leurs amies, le triste sort de George Dandin.

Le personnage qui répond au nom cabriolant de Bakoun est le plus remarquable de ces messieurs autant par sa vivacité que par ses insolences. Il ne répugne pas aux termes les plus humiliants pour l'amour-propre de ceux qui le consultent et il se plaît à afficher un dévergondage que déploreront toutes celles qui sont prêtes par pure charité à immortaliser sa race. Il

ment d'ailleurs effrontément, lit dans les pensées, connaît le sanscrit et le grec et valse avec une science de sylphe.

Un peu pédant, et vieux jeu, préoccupé surtout de sculpture, mais d'une politesse infatigable, tel apparaît Dominique. A l'exemple d'Ingres il nourrit une passion malheureuse pour le violon et lorsqu'il réplique aux questions qu'on lui adresse, il a une telle façon de ciseler ses lettres et de les friser d'un pied expert qu'on pourrait croire qu'il a choisi la situation de table tournante pour cumuler la profession d'Auguste Rodin et celle de Paganini.

Le seigneur Amouzin a vu son nom altier, son signe et son visage illustrer les grimoires et l'Enchiridion. Il n'en est pas pour cela moins familier et il documente ses questionneurs sur les opérations et discours des Kabbalistes contemporains qu'il soupçonne de verser dans la simonie et la magie noire. Avant même qu'il ait signé son nom comique et redoutable, sa présence est ressentie par une certaine chaleur qui pénètre les mains évoquantes. Amouzin nommé encore Alboumatatos est un élémental du meilleur monde et il s'exprime avec beaucoup de retenue et de distinction.

En somme ce sont de lunatiques camarades, ayant une fugitivité, une arrogance et une imaginative plus et moins qu'humaines, différentes. Mais j'oserai prétendre, quitte à manquer de respect au seigneur Amouzin, que ces minuscules tablettes n'attirent que des tiercelets de sylphes, d'ondines ou de gnomes, et jamais même un véritable roi d'iceux ou le plus modeste des habitants de la flamme.

On ne saurait guère ajouter foi aux impressions de ces enfants de l'astral, ils se complaisent trop à prendre les formes qu'on leur désire ; et, d'une passivité de gi-

rouette, ils racontent aux spirites que, eux, brèves émanations des éléments, sont des âmes immortelles, — des esprits.

Aussi que leurs prédictions ne vous inquiètent pas outre mesure!

La jonglerie a toujours côtoyé la divination et corrompu les réponses des aimables esprits élémentaires.

Mais ne faut-il pas séparer soigneusement la vérité de l'erreur, surtout dans les demi-ténèbres de la Kabbale? Voilà pourquoi on ne saurait trop flétrir une vieille femme qui, il y a plus d'un siècle, à Lille en Flandre se plaisait par badinage à contrefaire les oracles devins. Dans un petit cabinet obscur, une lampe seule éclairait sur une table couverte d'une nappe une poupée assise sur un trépied et dont le bras gauche étendu tenait une cordelette de soie fort déliée. Tout au bout pendait une mouche de fer poli qui descendait dans un verre environ à la hauteur de deux doigts. Cette vieille nommait sa statuette « Mandragore » et lui commandait de frapper de la mouche contre le verre pour témoigner de la puissance magique.

Par exemple la minaudière s'écriait :

« Mandragore, je te commande au nom de Celui à qui tu dois obéir, que si M... doit être heureux dans son entreprise soit d'affaires, de voyages ou d'amour tu fasses le verre retentir trois fois du choc de cette mouche. Sinon, Mandragore, je te le commande au nom de Celui à qui tu dois obéir, tu laisseras la mouche immobile et le verre muet. »

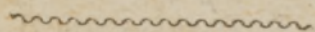
Ce disant, elle approchait sa main à une petite distance et à la hauteur de la mouche suspendue, laquelle, après quelques secondes de réflexions, se mettait en mouvement comme un battant d'horloge.

ou ne bougeait non plus que pierre dans un chemin abandonné.

Rien là d'extraordinaire pour qui connaît le pouvoir des Nymphes et pour qui de nos jours a vu se mouvoir les petites tables intelligentes; mais notre suborneuse n'étant point assez philosophe, pour tenir à sa disposition perpétuelle quelque'une de nos obligeantes amies des éléments, employait un artifice, indigne d'une honnête personne, décidée à rester pauvre, mais très séant aux cupides somnambules.

La mouche de fer suspendue dans le verre au bout de la cordelette de soie était d'une légèreté extrême et soigneusement aimantée. Quand la vieille la voulait agitée, elle glissait a son doigt une bague où était enchâssée une pierre d'aimant dont la vertu magnétique agissait presque sur-le-champ. La mouche frappait autant de coups qu'en exigeait l'opératrice. Lorsque celle-ci voulait l'immobilité de la mouche, elle se contentait d'en approcher une main dégarnie de toute bague. Quant à l'intelligence et à l'à-propos des réponses, compères et commères, pour quelques menus avantages et quelquefois pour le plaisir déintéressé de l'indiscrétion, l'informaient utilement des travers, affaires et mœurs de ses pratiques.

JULES BOIS.



Le Théâtre-Libre à l'Eden-Théâtre

La Puissance des Ténèbres, drame de L. Tolstoï, traduction de MM. S. Pavlovky et O Méténier (Reprise.)

L'alliance russe est un fait accompli; donc M. Halperine-Kaminski n'a plus à redouter aujourd'hui, ainsi qu'en février 1888, que ce drame, *la Puissance des Ténèbres* ne « donne lieu à des jugements aussi erronés qu'injustes sur la moralité de tout un pays. » Les Russes ne sont plus des Cosaques pour nous puisque nous sommes alliés.

Le triomphe de la pièce, lors de sa première représentation à la Gaité-Montparnasse, a démontré une fois de plus que Alex. Dumas, Augier et Sardou s'étaient trompés en déclarant que l'œuvre de Tolstoï était « injouable ».

La fortune qui préside aux destinées théâtrales, plus capricieuse encore que toutes ses folles sœurs, a donné raison au seul E. Zola lequel, consulté sur la valeur

du drame de Tolstoï, répondit en termes sibyllins : « Pour moi il n'y a que deux sortes de pièces : celles qui empoignent le public et celles qui ne l'empoignent pas. » C'est précis !!

Les polémiques furent chaudes à l'occasion de ce drame. Sarcey conférencier déclare avoir répandu bien des larmes à la lecture de la traduction Halpérine, et cependant nous ne nous sommes pas aperçu que la traduction de M. Méténier ait excité aucunement la sensibilité du critique du *Temps*.

La Trinité Augier-Dumas-Sardou s'indigna.

Le Père-Augier réclamait un chant de violoncelle sous le leit-motive de « Ma fraise » sussuré par les douces lèvres de Matriona. Le Fils-Dumas criait à l'obscénité brutale. Et le Saint-Esprit-Sardou voyait surgir le crucifix de la Tosca de la rosée baptismale que la Matriona répandait sur le front du nouveau-né qu'elle venait d'étrangler.

Certains prétendaient que la trame de la *Puissance* renfermait à elle seule toutes les reminiscences des scènes dramatiques connues. L'un cite à l'appui de sa thèse Edgar Poë; l'autre, Balzac; quelques autres font encore des recherches à la Bibliothèque.

Le matin même de la première, Méténier, chez Magnard, défendit sa traduction, et, afin de calmer la pudeur de Dumas, outragée par le « vocabulaire obscène » des moujiks, expressions que B. Derosne proclamait capables tout au plus de « faire tressaillir les bourgeois », il publia une lettre de Tolstoï. La vérité flambait. Traducteur sincère et non adaptateur ainsi qu'on le prétendait, Oscar Méténier donnait la preuve irréfutable d'avoir fait des efforts « inouïs » afin de protéger la délicatesse des ouïes françaises contre les hardiesses de l'argot russe. Donc l'on ne devait point le rendre responsable des violences du texte. Ainsi il traduisait

Les femmes m'adorent; Tolstoï biffait et remplaçait par : *Les femmes me courent après*.

De même ces expressions (?) émaillant le dialogue : *Il est plein!* — *Tu engueules le Père!* — *Sale catin!* — *Salope!* — *Putain!* — *Tu bafouilles!* — *Boucher la gueule des femmes!* — etc... sont d'essence russes, comme l'extrait de violette à la mode. Alors pourquoi chicaner cette traduction?

Hélas! en février 1888, nous étions tous encore passionnés, qui pour la formule idéaliste, qui pour l'expression réaliste, et ces derniers surtout se pâmaient et criaient à la liberté du génie lorsque la dynamite des gros mots faisait sauter toute une partie des spectateurs. Ces luttes minuscules donnaient l'illusion d'une passion littéraire; et tous s'y cramponnaient sentant venir l'indifférence, ou presque, qui nous tient aujourd'hui. Aussi ce drame de Tolstoï, qui, à notre humble avis, n'aurait mérité que l'épithète lénitive de succès se se para immédiatement des pourpres triomphales,

Maintenant Dumas, en fils reconnaissant qui sait ce qu'il doit à son père, lui écrit, poste restante dans l'Eternité, tout en surveillant l'édition de son propre théâtre. — Augier est mort! Dieu garde ses œuvres! — Sardou, sans gêne renie l'Israélite Sarah et hypnotisé par l'aigle de d'Esparbès, terrorise le Vaudeville sous la régente : Rejane! Et Zola, sans souci (rien du moulin) de la débâcle, s'intronise contempteur musical et bat sa charge sur le dos de Bruneau en marchant à l'attaque des moulins académiques. Ainsi le calme renait. Certains bruits indécis, rumeurs à peine aux lendemains des triomphes, aujourd'hui se précisent et grandissent: *La Puissances des Ténèbres*, mélo, dit-on.

Soit! mélo!

En effet, toutes les étapes d'un vulgaire drame popu-

laire : empoisonnement, adultère, viol, vol, inceste, infanticide, gisent dans cette œuvre.

Mais sous cette trame, banale au fond, géniale peut-être dans les détails, l'apôtre, le croyant qui anime le génie de Tolstoï, a fait tenir toute une philosophie neuve au théâtre. Et, vraisemblablement, ce drame n'a dû être écrit que pour cela.

Voyez la conclusion. Le crime reçoit son châtiment, comme dans tout bon mélo, c'est vrai ! Mais qui l'inflige ici ? Ce ne sont pas les gendarmes, ni la société, ni même le hasard providentiel et conventionnel qui fonctionne habituellement aux environs du cinquième acte. C'est seulement et uniquement *la conscience*. C'est elle qui intervient, révoltée, tourmentée, et courbe le coupable sous sa loi immuable. Et, par elle, le crime revêt la simple grandeur du drame eschylien, car la fatalité n'est autre que la logique implacable des dieux, et cette logique philosophique exprimée, c'est le travail éternel de la conscience humaine.

L'œuvre de Tolstoï mérite donc d'être appréciée pour sa valeur morale, pour son essai d'enseignement psychique. Shakspeare a écrit *Hamlet* en artiste génial, Tolstoï a pensé *la Puissance des Ténèbres* en philosophe chrétien.

L'œuvre est superbement interprétée par Antoine et sa troupe. Cette dernière a droit à de parfaits éloges ; mais lui, je veux dire « le maître », car c'en est un, et pourquoi pas ?, retient toute notre admiration.

ARY COLUS.

Le Gérant : DUTERTRE.

DERNIÈRES NOUVEAUTÉS

PAUL MARGUERITTE

LA TOURMENTE

Un volume in-18 jésus. — Prix 3 fr. 50

ÉMILE CÈRE

Le Bréviaire du Bouddhiste

Un volume in-18 jésus. — Prix 2 fr. »

HENRI LAVEDAN

Leur Beau Physique

Un volume in-18 jésus. — Prix 3 fr. 50

LOUIS GUÉRY

LE PLUS HEUREUX TEMPS

DE LA VIE

ROMAN

Un volume in-18 jésus. — Prix 3 fr. 50